

Édito

Derrière le décorum suisse



Richard Kissling, Statue de Guillaume Tell avec son fils, Altdorf, canton d'Uri, 1891.

2 **Actualité**
Le feu des banlieues
Santé mentale

Mythes 3
Une illusion fédératrice

4 **Conditionnement**
L'éducation au consensus
Suggestion

Conditionnement 5
L'éducation au consensus (suite)

6 **Introspection**
Projets suisses

Psychologie 7
Piaget et l'épistémologie génétique

8 **Perspectives**
Le déni des constructivistes

Le département fédéral de la Défense vient d'autoriser l'usage d'avions espions sans pilote pour surveiller la frontière suisse, notamment le long de l'arc jurassien. Équipés de caméras à infrarouges, ces drones devraient faciliter l'interception de véhicules ou d'individus jugés suspects, de jour comme de nuit. Les pouvoirs publics ne voient pas là d'atteinte au respect de la sphère privée et envisagent également d'utiliser des avions espions pour la surveillance des stades de football lors de l'Euro 2008 (1).

La fascination du gouvernement suisse pour l'efficacité supposée de ces nouvelles technologies d'espionnage révèle une anxiété refoulée, profondément ancrée dans l'histoire de ce pays. Dans l'imaginaire collectif helvétique, l'opposition aux ingérences de puissances étrangères, symbolisée par le mythe de Guillaume Tell, est une expression singulière de cette anxiété. En réalité, la révolte légendaire du héros contre la hiérarchie impériale manifeste l'interdit de remettre en cause des structures patriarcales sclérosantes, engendrées par le rapport de pouvoir que les parents imposent à leurs enfants (page 3). Ce mode relationnel angoissant est à l'origine de souffrances psychiques endémiques, comme le stress professionnel dont la Suisse détient le triste record européen (page 4).

Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les enfants étaient corvéables à merci et vite attachés au service de l'économie familiale. Particulièrement méprisées, les jeunes filles servaient comme ouvrières ou domestiques. Occultant la somme d'humiliations et de frustrations suscitées par ces dénis routi-

niers - héritage refoulé des lignées suisses -, parents et éducateurs justifient de « frustrer » à leur tour les enfants de besoins essentiels. Des exigences éducatives non reconnues comme telles forment l'esprit au « consensus » auquel les citoyens ont l'obligation d'adhérer dès leur plus jeune âge (pages 4 et 5). La volonté de conditionner pareillement la vitalité de l'enfant a pour fonction de refouler la terreur d'accueillir simplement l'expression de la conscience spontanée, agissante en chacun.

Il est donc révélateur que Jean Piaget, fondateur de l'épistémologie génétique et précurseur de la psychologie contemporaine, soit suisse. À ses yeux, son parcours de vie n'offrirait pas une « garantie d'objectivité » suffisante pour mériter son attention. Il réduisit ses observations à la structure de l'intelligence, sans réaliser qu'il se limitait ainsi à décrire les stratégies d'adaptation que l'enfant déploie face au douloureux déni de sa nature consciente (page 7). Dans son sillage, les psychologues constructivistes posèrent comme naturelles les conditions névrotiques dans lesquelles les enfants doivent grandir. Ils encouragent les mères à devenir de bonnes « éducatrices » plutôt que d'épanouir leur sensibilité aux besoins essentiels de leurs enfants (page 8). Prisonnier de cet engrenage, dont l'enjeu collectif est une adaptation suffisamment conforme aux exigences de l'économie marchande, l'être humain ne peut plus réaliser la conscience.

Marc-André Cotton

(1) Pascale Zimmermann, « Des drones surveilleront la frontière dès janvier », Tribune de Genève, 12.12.05..

Le feu des banlieues

Les violences parentales, dont la circoncision rituelle, font le lit des émeutes urbaines, au cours desquelles les jeunes mettent en scène le viol de leur intégrité. Sur cette mutilation condamnée par le Code civil, les autorités restent étrangement silencieuses.

Dans leurs analyses de l'embrassement des banlieues françaises de l'automne 2005, les médias et commentateurs de toutes tendances politiques ont obéi à l'interdit collectif de mettre en cause le rôle des violences parentales et familiales. Leurs interprétations ne prennent pas en compte le fait que tous les protagonistes jouent sur la scène sociale les schémas relationnels dont ils sont prisonniers.

Brutalités paternelles

Dans les communautés issues de l'immigration, des traditions patriarcales et misogynes font obstacle à l'épanouissement de l'enfant et à l'expression de sa sensibilité. Humiliations, violences domestiques et rituelles sont des actes routiniers par lesquels les adultes lui imposent leur mode de vie et verrouillent toute mise en cause de la brutalité du père, qui s'investit d'une souveraineté quasi divine.

De son côté, le ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy est fidèle aux exigences répressives d'une éducation aristocratique qui fut particulièrement méprisante pour ses besoins d'enfant. Pétrifiés à l'idée de mettre en cause l'éducation qui les opprime, les jeunes émeutiers peuvent projeter sur lui les sentiments qu'ils refoulent devant leurs propres parents. Par transfert, la figure du promoteur de la «tolérance zéro» est substituée au père réel qu'ils ne peuvent

infléchir et cette rupture de cohérence légitime le jeu sur la scène sociale des traumatismes subis dans la famille.

Circoncision traumatisante

Les incendies de véhicules constituent une manifestation particulièrement visible de la colère des jeunes gens des banlieues, d'origine maghrébine, proche-orientale ou sub-saharienne. En dépit de leur récente couverture médiatique, ces pratiques ne datent pourtant pas de l'automne 2005 et sont porteuses d'une signification spécifique. Du fait de la persistance de pratiques traditionnelles mutilantes, mais non reconnues comme telles, ces garçons ont en commun d'avoir subi, enfants, une circoncision physiquement douloureuse et psychologiquement terrifiante. Leur compulsion collective à incendier des voitures ou des conteneurs poubelles, ravivée par un contexte de déni social endémique, exprime la brûlure lancinante du couteau ou du scalpel, l'inflammation angoissante d'une cicatrisation hasardeuse et, plus encore, le viol cuisant de l'intégrité la plus intime par soumission au despotisme paternel.

Conduites «à risques»

Bien qu'il ne soit pas prescrit par le Coran, le rituel de la circoncision marque l'admission du garçon dans le clan des hommes et son appartenance à la communauté musulmane. Dans les pays du Maghreb, la mutilation est d'autant plus terrifiante pour l'enfant qu'elle est traditionnellement infligée en l'absence des parents et sans anesthésie. Certaines familles établies en France font encore circoncire leurs fils dans leur pays d'origine, selon la tradi-

tion. «C'était au bled, j'avais quatre ans. Comme par hasard, tout le monde était gentil avec moi. [...] Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait en vérité, c'était comme un viol. En quelques secondes le hazzam [barbier circonciseur] de sa race m'a coupé ma fierté, tout ce que j'avais de beau à l'époque. J'ai crié comme un porc, je voulais le mordre. Mais voyant le sang, j'ai préféré la fermer...» (1)

Il serait tentant de penser que l'opération n'est pas traumatisante lorsqu'elle est pratiquée sous anesthésie, en milieu hospitalier ou chez un médecin. En réalité, bien que moins douloureuse physiquement, elle blesse profondément l'intégrité psychique de l'enfant. Une part importante de son énergie vitale sera désormais consacrée à gérer les séquelles de cet acte castrateur – notamment au travers de conduites «à risques» – et cette compulsion le détournera d'une mise en cause des violences subies dans la famille.

Autorités aveuglées

Sur ces atteintes flagrantes à l'intégrité de l'enfant, pourtant explicitement interdites par le Code civil français et passibles d'une condamnation pénale, les pouvoirs publics restent étrangement silencieux. La communauté médicale tolère également que des dizaines de milliers de *posthectomies* – euphémisme scientifique désignant l'opération de circoncision masculine – soient infligées chaque année à de très jeunes garçons, en cabinet ou en clinique, sans aucune nécessité thérapeutique. Bien que de nombreuses études confirment ses dangers, les autorités sanitaires s'abstiennent aussi d'informer le public des conséquences de cette opération pour l'équilibre des enfants qui la subissent.

Ces aveuglements contribuent à stigmatiser les jeunes issus de l'immigration et justifient les préjugés. Plutôt que de discerner dans leurs comportements illicites l'expression de souffrances profondément occultées, les pouvoirs publics condamnent le «communautarisme» populaire et légitiment une politique largement répressive. Ils accentuent ainsi le refoulement de notre propre terreur à prendre conscience des conséquences du déni infligé à la sensibilité de l'enfant.

Marc-André Cotton

Note:

(1) Pour consulter la version complète de l'article et ses références : <http://www.regardconscient.net/archi06/0601banlieues.html>.

Santé mentale

Le pôle national suisse de recherche *SESAM* (Etude étiologique suisse sur l'adaptation et la santé mentale) veut suivre 3 000 enfants suisses et leur famille pendant 20 ans, pour étudier l'influence des facteurs génétiques, psychologiques et sociaux sur leurs comportements. Un traitement préventif sera proposé aux personnes présentant un risque élevé de troubles psychiques ou d'adaptation insuffisante aux conditions de vie en société. Le projet *SESAM* dispose d'un budget de 22,8 millions de francs, dont 6,2

millions proviennent notamment de sponsors de l'industrie pharmaceutique suisse. (*ATS*, 21.2.06)

Derrière une volonté affichée d'améliorer la santé et la satisfaction des individus, l'enjeu est une adaptation suffisante aux conditions imposées par l'activité économique. Les protagonistes de ce projet reconnaissent que les jeunes sont aujourd'hui confrontés à des défis grandissants, ils devraient donc en mettre à jour les causes relationnelles. Mais s'ils faisaient cela, ils remettraient en cause les valeurs de la société et les priorités des organismes qui subventionnent leurs recherches...

Une illusion fédératrice

Le mythe de Guillaume Tell galvanise une compulsion collective à humilier et à soumettre les enfants. L'identification au héros vengeur condamne la réalisation de la conscience.

Les légendes qui entourent l'établissement de la Confédération helvétique ont servi à fortifier un mode de refoulement collectif scellé dans l'attachement à l'alliance confédérale. Cette dernière assurait en priorité les privilèges de la bourgeoisie dominante qui, pour cette raison, la posait constamment comme menacée par des intérêts ou des conflits extérieurs. À maintes époques, le culte rendu au héros Guillaume Tell a été instrumentalisé dans ce sens.

Aspiration à la liberté

Au XVIII^e siècle notamment, quelques décennies avant la fondation de la Suisse moderne, l'élite intellectuelle eut le souci de rétablir une unité de vue sur la politique nationale menacée par la prédominance d'intérêts particuliers. Le théologien luthérien Johann Caspar Lavater, l'un des pères de la *Société helvétique*, invoqua la résistance de Tell aux exigences de puissances étrangères pour tenter de ranimer l'esprit patriotique: «*Non, devant le chapeau perché! Non, face de meurtrier! Nul homme héroïque ne s'incline, Guillaume Tell ne courbe pas l'échine!*» (1) Le héros personnifiait alors l'éternelle aspiration des hommes à la liberté.

Pour jouer ce rôle, le mythe devait d'abord être le rappel implicite et constant de la souffrance d'avoir été humilié et soumis. C'est pourquoi, lors de l'épreuve de la pomme, le personnage du fils obéit sans broncher à l'ordre de son père, lui-même soumis au représentant de la hiérarchie impériale. Cette docilité résulte d'un rapport fondé sur une autorité indiscutable. Dans les familles, les pères utilisent la force physique pour plier leurs fils à leurs exigences. Ce mode relationnel engendre tant de souffrances psychologiques chez l'enfant que leur refoulement entraîne la production fantasmatique de héros qui ne courbent pas l'échine, une tentative désespérée de préserver un lien avec sa nature humaine.

Note:

(1) Pour consulter la version complète de l'article et ses références: <http://www.regardconscient.net/archi06/0602tell.html>.

Derrière le déploiement social d'une aspiration à la liberté individuelle, le peuple suisse masque une compulsion à humilier et à soumettre ses enfants, ce que révèle ce mythe fondateur. Par fidélité à cette base relationnelle stérilisante, il combat son propre processus de libération plutôt que l'injustice sociale.



Soumission

«Le mythe de Tell rappelle implicitement la souffrance d'avoir été humilié et soumis à l'autorité indiscutable du père.»

L'épreuve de la pomme, lettrine ornant la Bible de Christoph Froschauer, dite Bible de Zürich (1525).

Soif de vengeance

Dans la légende suisse, dont les origines nordiques sont aujourd'hui attestées, Guillaume Tell tue le bailli Gessler pour assouvir une soif de vengeance, un mouvement d'humeur déterminé par l'interdit de remettre en cause la tyrannie du père et donc de découvrir les causes sous-jacentes à la distribution des rôles sociaux. Sa lutte contre des structures sociales sclérosantes est posée comme un modèle, alors qu'il s'agit d'une gestion de souffrances déconnectées de leur cause par la terreur. Elle répond à la volonté paternelle de s'adapter à des schémas comportementaux sclérosant la vie intérieure. Le père scelle ainsi le silence du fils devant l'inadéquation de son rapport à lui.

En agençant les conséquences de ce rapport dans leurs scénarios, les auteurs et vulgarisateurs de la figure de Tell manifestaient l'impossibilité qu'ils avaient vécue, enfants, à faire comprendre à leurs propres parents que ceux-ci ne devaient pas les humilier, les contrain-

dre ou se retourner contre eux d'aucune manière. Leur œuvre commune montre les traitements qui étaient infligés à l'enfant, la mise en place des rejouements sur la scène sociale et l'échec des prises de conscience potentielles au profit de ce rapport de pouvoir. Pour fuir toujours plus avant cette réalité tragique, certains firent chanter à Guillaume Tell le bonheur de la vie de famille. D'autres, notamment lors de la Révolution française, exacerbèrent sa soif de représailles et le transformèrent en un terrible dieu de la vengeance.

Transmission

Lorsque l'histoire est racontée aux enfants souffrant des humiliations parentales – en particulier les garçons face à celles de leur père –, ceux-ci sentent ce que les adultes en font dans la gestion de leur refoulé. Ils perçoivent leur approbation à supprimer la figure humiliante, symbolisée par Gessler. Les circonstances romanesques de l'embuscade et du meurtre du bailli, entouré de ses préposés armés, mettent en scène l'inégalité des forces existant entre le fils et le père réels. Par analogie, elles précipitent l'enfant dans la croyance qu'il pourrait, lui aussi, éliminer la source des humiliations qu'il subit, à savoir son propre père. Sa terreur et son sentiment de culpabilité sont alors si forts qu'ils ancrent sa soumission au père, dans un mouvement de refoulement l'empêchant dès lors de se positionner réellement face aux comportements névrotiques de ce dernier.

En s'identifiant au héros, le fils endosse un mode de refoulement collectif qui inclut l'aspiration non consciente à supprimer la cause de sa profonde souffrance: non pas le père physique mais *le déni parental de sa conscience*. Faute d'une écoute qui permettrait de discerner l'un de l'autre, les adultes font porter au fils le désir de «tuer» le père. L'histoire de Tell est donc bien l'illustration d'une volonté de pérenniser la relation de pouvoir, car un message libérateur ne conte pas la vengeance mais nomme les causes du comportement des hommes et accompagne ces derniers dans leurs prises de conscience.

Avec ce genre de représentations héroïques aux messages contradictoires, les Suisses compensent une profonde impuissance à changer leurs rapports humains. Ils courbent l'échine dans le service par crainte de perdre leurs avantages sociaux et nationaux.

Sylvie Vermeulen

L'éducation au consensus

Le «consensus helvétique» est la conséquence politique de sévères exigences éducatives infligées à la conscience spontanée de l'enfant. Les souffrances qui en découlent sont à l'origine d'un mal-être social peu reconnu.

En Suisse, la dévotion quasi religieuse au culte du compromis trouve ses racines dans l'histoire des familles de ce pays. Cette structure spécifique de refoulement de la souffrance génère un coût social considérable: la population active souffre par exemple du taux de stress professionnel le plus élevé d'Europe (*lire l'encadré*). Les «valeurs» auxquelles les citoyens ont l'obligation d'adhérer dès leur plus jeune âge constituent donc les murs de leur prison. L'objet du présent article est de cerner ce qui caractérise l'éducation suisse – sans laquelle la hiérarchie patriarcale ne saurait maintenir le «consensus national».

Éducation et frustration

Le regard que les membres d'un groupe social posent sur les enfants, dès avant leur conception, détermine la manière dont ceux-ci seront considérés par la suite. Il est obscurci par des *a priori* résultant de la constante gestion que les adultes exercent sur leurs propres souffrances refoulées. Nombre de spécialistes, relayés par les médias suisses destinés au grand public, insistent notamment sur l'importance des «frustrations» dans l'éducation. Il y a quelques années, un journaliste genevois écrivait: «*Les enfants à qui on ne dit jamais non finissent toujours par tyranniser leurs parents, à transformer leur mère en "mère-paillasson" sur laquelle on peut s'essuyer les pieds et déverser tout ce que l'on veut. Et plus on attend, plus c'est dur.*» (1) Dans un article consacré à la «démission des parents», il attribuait indifféremment au manque de «frustration» dans l'éducation un nombre considérable de symptômes très divers, apparaissant fréquemment à l'adolescence: «*troubles alimentaires, dépressions et tentatives de suicide, pathologies de la*

dépendances, délinquance par défi, ou encore angoisses, sentiments de vide intérieur, d'infériorité et d'inhibition...» Un tel état d'esprit dispense les adultes de toute question qui remette en cause la base relationnelle sur laquelle ils fondent leur rapport à l'enfant et l'attitude de leurs propres parents envers eux.

Misère relationnelle

Voici seulement quelques décennies, comment considérait-on les enfants en Suisse, un pays qui jouit aujourd'hui d'une prospérité matérielle indéniable? Jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'existence était très austère dans les vallées et les campagnes. L'esprit de clan dominait les communautés rurales et montagnardes. Comptant parfois dix ou douze naissances, les familles vivaient sous la coupe d'un patriarche irascible – souvent buveur et violent. Corvéables à merci, les enfants étaient vite mis au service de l'économie familiale et ceux que leur terre natale ne pouvait nourrir devaient partir en ville, travailler en usine. Particulièrement méprisées, les filles qui n'étaient pas promises au mariage y allaient «en place» dès l'âge de 15 ans, parfois plus jeunes, comme ouvrières ou domestiques. D'autres restaient célibataires pour servir leurs parents vieillissants, comme cette Valaisanne d'Évolène dont la mère affirmait: «*On élève les garçons pour la vie, les filles pour nous servir.*»

Humiliations, *frustrations* et résignations font partie intégrante de l'héritage refoulé des lignées suisses. Elles sont infligées à la descendance à travers des *a priori* dont l'enfant est toujours la première victime. Les filles méprisées deviennent mères à leur tour et reprochent à leur progéniture de les «*tyranniser*» ou d'en faire des «*mères-paillasson*», sans remettre en cause la tyrannie parentale – bien réelle, celle-là – qui leur fut infligée. Pour des raisons similaires, les pères de ce pays revendiquent de «*frustrer*» les enfants pour ne pas ressentir l'immense souffrance d'avoir été privés de l'amour d'une mère accueillante et disponible. Les parents structurent alors leur discours autour de la nécessité de réprimer et de canaliser la vitalité de l'enfant pour refouler les remontées émotionnelles qu'ils vivent au contact de sa spontanéité.

Réforme «hygiéniste»

En Suisse, sous l'effet d'exigences éducatives non reconnues comme telles, ce handicap relationnel a été structuré en une culture nationale du compromis – un mode de gestion de nos souffrances qui détermine le fonctionnement de nos institutions politiques. Cette structure est une conséquence des rapports relationnels imposés aux enfants dans l'intimité des familles. Au XIXe siècle, les ravages de la tuberculose et de l'alcoolisme, l'insalubrité des logements ou encore la mortalité infantile étaient

Suggestion

D'après une étude réalisée en 2003 par l'Office fédéral de la statistique, 44% de la population active «*admet ressentir une forte tension au travail*» débouchant sur des troubles de santé importants. Une autre enquête révèle que les Suisses ont les taux de stress professionnel les plus élevés d'Europe. Des spécialistes attribuent également au stress «*une augmentation croissante de la perte de désirs sexuels chez les Suisses*». Afin d'éviter que le stress professionnel ne perturbe trop la vie familiale, le Secrétariat d'État à l'économie (Seco) a produit un petit guide destiné aux salariés. Le Seco préconise notamment d'éviter de penser au travail une fois rentré chez soi, de «*visualiser un panneau de signalisation "stop"*» ou de «*se concen-*

trer sur sa respiration» pour arrêter les préoccupations indésirables. (2)

Cette attitude ne peut résoudre le mal-être des Suisses. Le contexte professionnel étant une mise en scène collective, il est potentiellement révélateur des souffrances vécues par l'enfant face aux exigences de ses parents et éducateurs. Ce qu'on appelle le «stress» est la conséquence du refoulement de remontées émotionnelles issues de l'enfance, sans cesse réactivées dans ce contexte: *anxiétés, perte d'estime de soi, sentiments d'impuissance...* Plutôt que de se positionner face à ses éducateurs et de se libérer de leur emprise, l'adulte «stressé», identifié aux exigences qu'il a dû intérioriser sous la terreur, devient son propre bourreau et celui des autres. Somatisations, dépression et *burn-out* sont des conséquences de cette impasse.

M. Co.

Notes:

(1) Pour consulter la version complète de l'article et ses références: <http://www.regardconscient.net/archi06/0601consensus.html>.

(2) Florence Noël et Elisabeth Eckert Dunning, *Les Suisses sont champions du stress au travail*, Tribune de Genève, 16.11.05.

autant de symptômes d'une misère plus profonde, découlant de dénis répétés infligés à la conscience des êtres. Mais, dans l'impossibilité de s'ouvrir à la résolution de ces problématiques humaines, les autorités s'engagèrent dans la promotion de l'hygiène publique et la moralisation des populations, inspirant la honte de la « saleté » dans l'espoir de limiter le foisonnement des microbes.

Sous l'impulsion de cette « *réforme hygiéniste* », la vie domestique fut profondément bouleversée. Coupés des causes des souffrances collectives, les pouvoirs publics résolurent d'enrôler les classes laborieuses – et particulièrement les femmes – dans l'œuvre de « *relèvement social* » et de développement économique que souhaitait une élite intellectuelle aisée et influente. Dans les écoles ménagères, les futures mères furent instruites de la nouvelle « *science du gouvernement intérieur* », comprenant les pratiques jugées indispensables à la maîtresse de maison et les gestes à prodiguer dans l'éducation des bébés, un enseignement qui devait leur inculquer « *l'amour des devoirs domestiques, ainsi que l'habitude du dévouement éclairé* ». Longtemps humiliées, les femmes trouvèrent dans ces rituels d'entretien une compensation à la souffrance de n'être toujours pas reconnues et aimées.

Maternage et projections

Les allégations de la science hygiéniste confirmaient les projections collectives selon lesquelles le bébé – comme la femme – est « sale par nature » et que le « salut » de l'enfant réside dans la détermination de sa mère à lui imposer le même zèle qu'aux travaux ménagers. Les instructions données pour les soins au bébé engageaient ainsi les jeunes mères apeurées à appliquer à l'enfant les réflexes domestiques qu'elles avaient acquis sur les bancs des écoles ménagères, lui imposant une distance relationnelle gravement préjudiciable, sous prétexte d'hygiène: « *Lavez-vous les mains chaque fois que vous vous occupez de votre bébé!* » ou encore « *Utilisez un tablier propre, différent de celui que vous portez pour faire le ménage!* »

Soumis à de tels comportements, le nourrisson souffre de graves carences affectives et relationnelles qui, plus tard, s'exprimeront notamment par un rapport compulsif à l'ordre et à la propreté. Après avoir été harcelé dès la naissance et privé de l'intimité relationnelle avec sa mère, il est servi précocement et doit ingérer une alimentation inadaptée, qui entraîne

notamment des coliques douloureuses. Lorsqu'il manifeste sa souffrance, sa mère lui prodigue au mieux des soins fonctionnels et stéréotypés. Le reste du temps, il est confronté à la solitude et doit refouler la terreur insoutenable de perdre tout contact avec elle, ce qui implique immanquablement la peur de mourir. Ne pouvant infléchir le refus de sa mère de répondre à ses besoins,



Manipulation

Les adultes projettent sur l'enfant les comportements de leurs propres parents envers eux, puis justifient de reproduire sur lui la violence et le mépris qu'ils ont subis.

(Dessin de Jean Augagneur, Construire No 5, 28.1.03)

il intériorise l'échec relationnel. En grandissant, il tentera de compenser – par des attachements et des comportements compulsifs – l'écoute, la tendresse et l'amour dont il fut privé à l'aube de sa vie. C'est ce rapport individuel à la compensation qui structure le compromis collectif.

Violence éducative

Lorsque l'enfant grandit, l'incapacité des adultes à entendre ses besoins et à les satisfaire est à l'origine d'un sentiment d'impuissance qui s'exprime souvent par de la colère ou de l'agressivité. Ces comportements qui manifestent encore sa vitalité sont jugés néfastes et canalisés. Un pédopsychiatre explique: « *La tâche des parents consiste à faciliter l'intégration de l'instinct naturel de violence de l'enfant.* » Ce genre de discours confirme les projections monstrueuses que les adultes posent sur la nature humaine, verrouillant toute mise en cause du rapport relationnel

qu'ils infligent aux enfants. Comme l'écrit encore *Construire*: « *Terreur du square, fléau du préau, Attila [sic!], 9 ans, adore cogner, jouer les caïds. Les autres garnements le craignent [...]. Cette situation inquiète les parents de ce sacripant. Parents qui se demandent pourquoi leur fiston n'arrive pas à maîtriser ses agressives pulsions...* » Le recours à la violence éducative est alors, sinon ouvertement encouragé, du moins fortement suggéré pour mettre un terme au conflit: « *Les châtiments corporels sont à prohiber*, affirme un journaliste. *Mais il peut arriver qu'une gifle ou une fessée bien sentie contienne plus de chaleur et de communication que des ergotages sans fin.* »

Dans son ensemble, la communauté helvétique est toujours convaincue du bien fondé de la violence éducative puisque les juges du Tribunal fédéral, la plus haute instance juridique, reconnaissent aux parents un droit limité à frapper leurs enfants. Dans un jugement de juillet 2003, ils statuent que les personnes détenant l'autorité parentale peuvent agir ainsi occasionnellement « *à la suite d'un comportement inadapté* » ou « *dans un but éducatif* », seules les violences plus régulières étant répréhensibles. L'absence d'un positionnement officiel désavouant clairement toute violence à l'égard des enfants et posant les bases d'une compréhension des mécanismes psychologiques qui la justifient laisse une porte ouverte à sa reproduction

Contrat social

La volonté de conditionner aussi radicalement la vitalité de l'enfant permet au parent de refouler la terreur d'accueillir simplement l'expression de la conscience spontanée. Par cette stratégie, l'adulte tente de maîtriser une anxiété issue de sa propre histoire et prive peu à peu l'enfant de la jouissance de sa sensibilité au profit de conduites stéréotypées, résultat d'une adaptation douloureuse aux exigences parentales et sociales. Dans un article consacré aux difficultés scolaires des enfants, l'hebdomadaire *Construire* déplore que Raphaël, un écolier de 11 ans, ait « *une intelligence au-dessus de la moyenne et une moyenne [scolaire] en dessous de son potentiel.* » D'après ses professeurs, l'enfant serait « *intelligent, mais fainéant* » et trouverait tous les prétextes pour « *échapper aux devoirs et aux leçons* ». De son côté, estimant qu'il est vraisemblablement

(suite en page 6)

Projets suisses

La compulsion des parents à «éduquer» l'enfant plutôt que d'accueillir ses élans de vie est à l'origine de sentiments de dévalorisation dramatiques. Témoignage.

Né de parents suisses, ayant grandi dans ce pays, j'ai eu besoin, adulte, d'un regard extérieur – *aimant et conscient* – pour commencer à saisir les causes de mon mal-être et dévoiler l'origine de la «prison dorée» dans laquelle je vivais enfermé. Je lâchai peu à peu l'injonction de préserver l'image d'une éducation «réussie» pour faire place à la reconnaissance de souffrances dont l'expression fut trop longtemps humiliées. Il m'apparaît que le «consensus national» sur lequel reposent nos valeurs et nos institutions doit beaucoup au mépris infligé dès le berceau à la nature de l'enfant, par dévotion au projet collectif.

Au cours de mon travail d'introspection, j'ai trouvé l'idée de *projet* au cœur même de ma conception. *J'étais* un projet, car c'est ainsi que mes parents envisageaient leur existence commune. Il n'y avait guère d'espace pour les élans d'enfant, puisque ces derniers représentaient une menace pour le projet qu'ils avaient conçu. On ne pleurait pas, on ne criait pas, on ne se mettait pas en colère et, lorsque les mots furent formés, on ne disait pas «*j'ai envie!*» Je devais «positiver» à la manière de mes parents, ce qui revenait à dénier mon vécu au profit de la gestion de leur présent. L'éducation à la «pensée positive» commença très tôt, avec les bons et les mauvais points. Il s'agissait de canaliser ma vitalité pour qu'elle ne remette pas en cause leurs choix. Si je me plaignais ou pleurais parce que *ce n'était pas ça* que je voulais vivre, ils se moquaient de moi: «*Tu es une pauvre victime!*» ou

«*un pauvre malheureux!*» Mon père m'opposait alors son volontarisme, censé résoudre tous les problèmes: «*Il ne faut pas se laisser abattre*», «*il faut se retrousser les manches*» ou «*donner un coup de collier*».

Aux yeux de mes parents, je ne devais pas être inoccupé, désœuvré, mais toujours avoir quelque chose à faire. D'ailleurs, les journées étaient minutées: il n'y avait guère de temps libre pour sentir le désir d'autre chose ou simplement pour jouir de la vie. Un soir, ma sœur et moi avons mis le réveil en pleine nuit pour «jouer à la ferme», une activité que nous ne pouvions pas vivre le jour faute de liberté et parce qu'il fallait nous coucher tôt. En effet, vers dix-neuf heures, nos parents nous mettaient au lit pour «avoir la paix». J'ai passé de longues heures à chercher le sommeil en rêvant, en regardant parfois par la fenêtre, entre les stores, pour fuir un sentiment d'impuissance...

Mon existence fut rythmée par des rituels de toutes sortes: douches quotidiennes, tâches ménagères pour se conditionner au travail, prières avant le repas et au coucher, messes du dimanche ou fêtes de famille. Ces habitudes avaient une fonction névrotique bien précise dans la structure familiale de refoulement, mais le sens de celle-ci m'était inaccessible puisque mes parents refusaient de l'accueillir. Comme ils l'exigeaient, je m'adaptai et refoulai la terreur d'être «incarcéré», de vivre dans une prison où tout était prévu, organisé, planifié. Même la découverte de la sexualité passa par les livres, par la description d'un fonctionnement anatomique dépourvu des sentiments qu'ils associaient à la folie. Les douches froides qu'ils utilisèrent pour me «calmer» attestent de la violence des projections faites sur ma nature d'enfant.

Dès ma naissance, ils me vécurent comme une charge, une responsabilité, un devoir. Plutôt que d'accueillir mes premiers élans de vie qu'ils transformaient en exigences, mes parents s'attachèrent à «m'éduquer». Dans leurs constructions schématiques, les enfants «mal élevés» épuisaient leurs parents; c'est pourquoi ils instaurèrent un rapport d'échange à mes dépens, m'imposèrent le «service» et la valeur du travail: «*C'est donnant-donnant*». Les autres, les enfants «bien élevés» aidaient leurs parents, participaient au ménage et étaient toujours contents de ce qu'on leur offrait: «*Tu ne peux pas te plaindre!*» Pour les mêmes raisons, il fallait être économe et ne pas «*jeter l'argent par les fenêtres*». La jouissance insouciant – projetées dès la naissance sur les comportements de l'enfant – était un «*vilain défaut*» que l'on devait réprimer. À l'inverse, ce devait être une fierté que de pouvoir différer la satisfaction d'un besoin essentiel, puis son propre plaisir et enfin la simple envie afin de bien gérer son argent de poche – car «*un sou est un sou*».

Cette structure d'adaptation à la pénurie est ainsi transmise de génération en génération, en dépit de son anachronisme. En agissant ainsi, les adultes refoulaient les conséquences des manques vécus dans la relation à leurs propres parents, mais ne s'en libèrent pas. Leurs enfants sont alors affligés d'un mal-être dont ils ne saisissent pas l'origine. En revisitant mon histoire, j'ai réalisé que ce mode de refoulement m'avait profondément déprimé. Ma compulsion à «faire des projets» compensait un sentiment de dévalorisation dramatique, qui était la conséquence directe de celle de mes parents à éduquer mes élans de vie, dès ma toute première enfance.

M. Co.

(suite de la page 5)

«*intolérant à la frustration*», un psychologue suggère aux parents de reprendre son éducation en main: «*Il faut le renforcer positivement quand il y a progrès et le sanctionner quand il ne travaille pas. Après tout, est-ce qu'on ne peut pas lier le contrat scolaire, qui est quand même le contrat No 1 de l'enfant, avec l'argent de poche ou les sorties?*» Il invite donc les parents à «*s'investir*» – ou devrait-on dire *investir*? – dans la scolarité de leurs enfants.

Cet état d'esprit trouve en Suisse un terrain particulièrement favorable, car nous sommes laissés convaincre que, faute de ressources naturelles, la valorisation de nos «services» et de notre «matière grise» représente un facteur collectif de prospérité nationale. D'où l'urgence à faire fructifier («l'intelligence») des enfants pour éviter que ces derniers ne deviennent un poids pour leurs parents et pour l'ensemble de la société. Ce contrat social est à l'origine de souffrances psychiques endémiques. Il justifie la négation de la conscience

humaine et réduit la personne à un «capital», à une collection de comportements exploitables. Comme les adultes résistent à reconnaître qu'ils complexifient sans cesse les rejouements des frustrations relationnelles qu'ils ont subies, enfants et adolescents ne peuvent que se sentir incompris et intégrer à leur tour les conditionnements que ceux-ci leur imposent par le biais de punitions et de récompenses, sans réaliser combien ils déforment leur regard sur eux-mêmes, sur les autres et sur la vie.

Marc-André Cotton

Jean Piaget et l'épistémologie

La structure de l'intelligence observée par Piaget est celle de l'adaptation de l'enfant au douloureux déni de sa conscience qui usurpe la découverte de la vie pour en exploiter l'expérience.

Le psychologue suisse Jean Piaget a fondé l'épistémologie génétique, une science pluridisciplinaire visant à expliquer la connaissance par sa formation. À ses yeux, son propre parcours de vie n'offrait pas une «garantie d'objectivité» suffisante pour mériter son attention. Dans une brève présentation biographique, il écrit : «*Une autobiographie n'a d'intérêt scientifique que si elle fournit les éléments d'une explication de l'œuvre de son auteur. Afin d'atteindre ce but je me limiterai donc essentiellement aux aspects intellectuels de ma vie.*»(1) Piaget montrait ainsi la réduction dans laquelle il devait travailler pour rester «objectif».

Un engagement social

Professeur de littérature, son père était «un homme à l'esprit scrupuleux et critique, qui n'aimait pas les généralisations hâtives [...]» – ce que le jeune Piaget éprouva à ses dépens. Vers l'âge de dix ans, ce dernier composa un petit livre sur les oiseaux, que le père jugea avec mépris : «*Après les remarques ironiques de mon père, je dus reconnaître à regret qu'il n'était qu'une simple compilation.*» Pour être considéré par ce père exigeant, il lui fallut donc, et pour le moins, participer à la fondation d'une science...

Plus tard, il remarqua que «*le développement de la pensée et du langage ne se fait pas d'une façon continue mais passe par des stades définis.*» C'était certainement là nommer scientifiquement le rapport humiliant que son père avait eu avec lui, enfant, alors jugé conformément aux *a priori* de l'époque. Pour conserver l'illusion d'un père aimant et d'une valeur personnelle, il se plongea dans l'observation et l'expérimentation, sans oublier la parution de ses écrits. Paralysé par l'interdit de remettre en cause ce père, il en poursuivait ainsi l'engagement social.

Jean Piaget saisit donc une section de la structure d'adaptation de l'enfant – la «fonction opératoire» – comme étant inhérente au processus naturel de réalisation de la conscience. Il sé-

lectionna certaines formes comportementales, compila les descriptions de ses expérimentations et les rassembla comme éléments constitutifs d'un stade qui en précédait un autre, élaboré de la même façon. Le tout devenant les très sérieux et très rassurants «*stades successifs et emboîtés de la fonction opératoire du développement de l'enfant.*»

Structure d'adaptation

L'homme ne peut pas vivre en paix dans une ambiance saturée par le déni de sa conscience. Toute forme de déni provoque une blessure qui ne se résout que dans la révélation de sa cause : passages à l'acte et circonstances. Piaget construisit son mode d'adaptation par stades successifs et emboîtés ; il s'observa lui-même en espérant inconsciemment découvrir son propre rythme d'enfant enrôlé dans un système d'instruction très exigeant. Selon lui, l'une des conséquences directes du tempérament «*plutôt névrotique*» de sa mère, d'origine anglaise, fut que «*très tôt [il] négligea le jeu pour le travail sérieux, tant pour imiter [son] père que pour [se] réfugier dans un monde à la fois personnel et fictif.*» Par la suite, il chercha à «*pallier aux insuffisances d'une analyse purement réflexive par une approche expérimentale*» – l'analyse purement réflexive étant réduite à une subjectivité fort méprisée.

La structure observée par Piaget est celle de l'adaptation de l'homme au douloureux déni de sa conscience qui usurpe la découverte de la vie pour en exploiter l'expérience. Ainsi donc le chercheur tentait de découvrir les mesures adoptées par la conscience pour acquérir et perfectionner un mode particulier d'adaptation. Et ceci pour contribuer à mettre en forme un modèle d'instruction à même d'assurer au corps social de *bons élèves*.

Détrôner «Dieu le Père»

Piaget entreprit donc «*l'étude psychologique de l'acquisition des structures de connaissance au cours de l'enfance*» et déclara : «*La logique est une axiomatique de la raison dont la psychologie de l'intelligence est la science correspondante.*» La logique *serait* une axiomatique de la raison si tous ces mots reconnaissaient l'existence de la conscience réflexive inhérente à l'homme et celle de son entendement immanent. En tant que connaissance résultant de l'expérimentation

reproductible, la psychologie de l'intelligence ne peut être la correspondance d'un phénomène naturel – la conscience – dont la science prétend être la réalisation. L'idée qu'une vérité non démontrable s'impose avec évidence – ce qui est la définition d'un *axiome* – insupportait le fils aîné du professeur de littérature. Faisant fi de sa nature humaine subtile et sensible, Piaget entreprit donc de suivre ses maîtres pour mieux les surpasser. C'est ainsi qu'il fit de son érudition un piédestal voué rien moins qu'à détrôner «Dieu le Père», dans la mesure où, dans la théologie chrétienne, le *logos* est la seconde personne de la trinité.

Adaptation

«Jean Piaget saisit une section de la structure d'adaptation de l'enfant – la «fonction opératoire» – comme étant inhérente au processus naturel de réalisation de la conscience.»

Oser se positionner

L'attachement au rôle de *bon élève* manifeste la panique de ne plus être compensé chaque jour du manque de réalisation. Ce concept est donc utilisé comme un fouet d'humiliations pour impliquer toujours davantage les enfants dans le système social parental et sert à paralyser ceux qui n'y arrivent pas dans un sentiment de nullité. Les résultats des chercheurs scientifiques sont des *ersatz* de conscience modelés selon la volonté de leurs commanditaires : ceux qui dispensent les subventions. Évoluant dans le monde artificiel de l'Instruction publique, Piaget prétendait pouvoir mettre de côté l'affectif, l'émotionnel et les chaînes de causalité dont il ignorait l'existence. Pourtant, ce monde intérieur a ses lois : tout y est ordonné très précisément en respectant la chronologie des causes de la complexification adaptative. Mais pour le réaliser, il faut accueillir le sentiment d'avoir été profondément blessé au niveau de sa raison d'être et oser se positionner face aux adultes qu'enfants nous avons subis.

Sylvie Vermeulen

Note:

(1) Pour consulter la version complète de l'article et ses références : <http://www.regardconscient.net/archi06/0603piaget.html>.

Le déni des constructivistes

La psychologie constructiviste pose comme naturelles les conditions névrotiques dans lesquelles vivent les enfants, ceci pour exploiter les potentialités de ces derniers au profit de la hiérarchie sociale.

Les scientifiques voulaient connaître l'ensemble des processus de la vie pour en maîtriser ce qu'ils considéraient comme les *imperfections*. Dans leur structure de pensées, ils posèrent l'adaptation comme un phénomène naturel alors que celle-ci est la résultante des agressions relationnelles et physiques subies dans l'enfance. L'inadéquation parentale a une cause, mais la terreur de réaliser cette dernière engendre un mouvement de refoulement ne pouvant s'imposer à notre élan de réalisation que dans l'interprétation de la réalité.

Science et «intelligence»

L'homme affirme l'existence d'une imperfection, alors qu'il observe une problématique à résoudre, rappel dépositaire de la cause – la condamnation de la spontanéité de l'enfant – et de sa conséquence première – la rupture de l'unité du sens par la déconnection des conséquences à leurs causes réelles. Ce rappel est paré d'une interprétation qui compense l'impossibilité de se réaliser du fait de l'aberration même de son propre contenu. De là, les scientifiques élaborèrent des structures de pensées de plus en plus complexes, appliquant systématiquement à la nature consciente une division en paires dites *complémentaires* comme celle du *bien* et du *mal*, ceci pour compenser la perte de l'exercice de notre faculté de sentir ce qui nuit à notre bien-être. Le *mal* n'est que la manifestation de souffrances non résolues envahissant l'expérience de notre conscience. Il ne peut pas être posé dans une relation de paires complémentaires dont les éléments constituants auraient la même valeur. Prisonnier de cette torsion référentielle de la réalité, l'homme étudie la conscience. Mais de cette dernière, il n'observe que la faculté d'*adaptation*.

En psychologie et en pédagogie, l'étude des compétences et des performances de l'enfant fut largement soutenue par tous les gouvernements, car elle a toujours eu pour fin d'accroître le niveau d'instruction des enfants, l'*échec scolaire* restant le moteur d'une perpétuelle fuite en avant. Dès 1905, Alfred Binet (1857-1911) élaborait une échelle métrique de l'intelligence entre

les âges pour mesurer les inégalités des aptitudes des enfants, leur déniaient ainsi les mêmes potentialités humaines et l'existence de souffrances handicapantes. Le terme humiliant de «*débile mental*» fut alors attribué à ceux qui manifestaient un «*manque d'intérêt*», une «*intelligence médiocre*» ou encore avaient de «*mauvais résultats*».

Adaptation et «constructivisme»

Les scientifiques nient que leurs recherches, leurs observations, leurs expérimentations, leurs conclusions sont entièrement conditionnées par les circonstances traumatisantes de leur enfance, par leur désir non conscient de retrouver l'exercice de leur conscience. L'une des conséquences de leur entêtement est que les mères deviennent des «*éducatrices*» et perdent leur sensibilité aux besoins réels de leur enfant, à sa satisfaction harmonieuse, tant elles sont envahies par des principes.

Le cours de psychologie Dunod pose l'état d'adulte comme référence et première grille d'analyse. «*Le développement de l'enfant se définit alors comme le chemin parcouru pour réduire la distance entre l'enfant et l'adulte, comme un processus d'approximation d'un stade final jugé indépassable et qui fournit le modèle à atteindre. Par rapport à cet étalon, l'enfant ne peut être envisagé qu'en termes de manque, d'inadéquation, de faible capacité. Si un tel point de vue est initialement peu évitable et s'il révèle bien une partie de la réalité, il doit être immédiatement complété par la recherche des constituants d'une organisation mentale qui correspond aux moyens mobilisés et mis en œuvre par l'enfant affrontant une réalité à laquelle il doit s'adapter, rencontrant des problèmes qu'il doit résoudre.*» (1)

Un tel point de vue est conditionné par les exigences subies dans l'enfance et par la terreur de remettre en cause ce regard parental tellement réduit et réducteur. L'*immédiateté* est utilisée pour empêcher le lecteur de démasquer un montage linguistique qui dénigre les potentialités de l'enfant pour mieux amener une forme d'adaptation hautement valorisée par le seul intérêt que lui porte le chercheur. Bien qu'il semble reconnaître la dureté des situations que l'enfant affronte, il pose celles-ci comme une réalité à laquelle le jeune doit s'adapter et non comme des constructions névrotiques à résoudre.

Cette attitude dissimule la terreur de remettre en cause les modèles parentaux et de réaliser le supplice que vivent les enfants dans cette ambiance méprisante la vérité autant que les sentiments, les émotions, l'affectivité et toutes les subtilités qui permettent la réalisation de la conscience. L'approche constructiviste est donc une *construction* qui se justifie elle-même en posant comme naturelles les conditions névrotiques de vie de l'enfant, dans le but d'exploiter ses potentialités au profit de relations de pouvoir.

Manipulation des comportements

Ainsi les chercheurs osent-ils utiliser des bébés comme sujets d'expériences sans se soucier des conséquences. À la suite d'Ivan Pavlov (1849-1936), le psychologue comportementaliste américain John B. Watson (1878-1958) associa par exemple à la présence d'un rat blanc un bruit effrayant, pour terroriser un bébé servant de cobaye. Il répéta cette sinistre mascarade assez longtemps pour qu'à la simple vue du rat *l'enfant soit effrayé*... Une peur que ce dernier gardera toute sa vie s'il n'a pas la détermination de se positionner face à ce qu'il a subi, lors d'une psychothérapie par exemple. La conclusion de ces expérimentations despotiques fut que «*la personnalité toute entière de l'adulte [devait être] interprétée en termes de montage de conditionnements [afin de] maximiser les effets formateurs et modeleurs – notamment sociaux – qui exercent une forte pression vers la conformité adaptative.*»

Réduire des êtres à leurs réactions à des stimuli a donc pour but de renforcer une relation de pouvoir sur l'autre, toutes ces mises en scènes ayant comme seule réalité de refouler en jouant sa propre histoire. Les représentants du Pouvoir savent très bien que l'adaptation est engendrée par la terreur infligée à l'enfant qui, dès lors, obéit aux exigences éducatives. Mais pour amener l'être humain à se soumettre à des tâches ciblées sans responsabilité extérieure apparente, il faut expérimenter des types de traumatismes ayant pour finalité d'obtenir des comportements adaptés aux exigences du moment. Pris dans cet engrenage, l'être humain ne peut alors plus réaliser la conscience.

Sylvie Vermeulen

Note:

(1) Pour consulter la version complète de l'article et ses références : <http://www.regardconscient.net/archi/06/0603constructivisme.html>.